

**Ecoutez le chant des enfants**

**REFRAIN :**

**Rêver d'un monde sans la guerre**

**Rêver d'un océan de paix**

**Trouver la force nécessaire**

**Pour dissuader tous les grands**

Je sais bien que je ne suis qu'un enfant

Je sais bien que demain je serai grand

Vont-ils écouter la voix d'un enfant ?

Est-ce trop demander que d'écouter ?

**REFRAIN**

Je ne suis qu'une petite goutte d'eau

Je ne suis pas plus grand qu'un petit oiseau

Mais toutes les petites gouttes d'eau feront des ruisseaux

Et vous entendrez le chant des moineaux

**REFRAIN X2**

14 janvier 1915, Vouziers

Chère Madeleine,

J'espère que tu vas bien et que le travail dans les usines n'est pas trop compliqué.

Nous, dans les tranchées, la vie est dure. Il fait très froid, -10°C dans les tranchées, il y a des rats partout et on ne peut pas s'endormir à cause des bombardements des Allemands. On attend dans les tranchées avant d'avoir le signal d'attaquer et d'aller sur le No man's land.

La dernière fois, j'ai été blessé au bras. Nous n'avons pas d'occupations sauf jouer aux cartes et vous envoyer des lettres...

Faire du vélo avec toi et nos parents me manquent beaucoup. J'ai très envie d'un bon plat de maman car on ne mange pas grand chose.

Dis aux parents que je vais bien.

Au revoir, j'espère te voir bientôt.

Ton frère, Pierre Pouteau

Mercredi 17 octobre 1917, en Somme

Ma chère Elisabeth,

Je t'écris depuis la Somme. J'aimerais prendre de tes nouvelles et celles de nos enfants.

Aujourd'hui, nous avons perdu une bataille et 140 de nos hommes. Je me suis pris une balle dans l'épaule gauche.

J'ai essayé de lire mais c'était impossible de le faire car on nous bombardait toutes les heures et les rats mangeaient mes pages.

Nous vivons dans la peur, la boue, les poux et les rats.

En une nuit, mes cheveux sont devenus blancs. Mes supérieurs m'ont dit qu'il restait un an avant la fin de la guerre.

J'espère te revoir bientôt.

Raoul

Jeudi 4 décembre, Cambrai

Ma chère Louise,

Comment ça se passe à Toulouse? J'espère que tu vas bien. J'aimerais bien être agriculteur, tuer des gens ne me plait pas le moins du monde.

Hier, je suis allé sur le No man's land. C'était affreux, crois-moi. J'ai été blessé à la hanche. Je suis resté deux jours à l'infirmerie.

En ce moment même où je t'écris, je suis dans les tranchées. Il fait froid, il y a de la boue et des rats, qui parfois grignotent nos réserves de nourriture. La nuit, nous dormons sur de la paille. J'arrive à peine à fermer l'œil: les allemands envoient des obus à longueur de temps. Beaucoup sont malades, d'autres morts, allongés plein de sang. Ça me fait de la peine. Heureusement, Tim ne me voit pas... D'ailleurs, comment va-t-il? Dis-lui que je l'aime.

Avec tout ça, j'arrête de chanter... Je suis triste et malheureux. J'espère que l'enfer sera bientôt fini...

Vous me manquez. Je t'aime tendrement.

Ton mari, Michel.

Mardi 25 décembre 1917, dans les tranchées

Mon cher père,

Aujourd'hui c'est Noël et tu me manques. Cela fait trois ans que je passe Noël sans toi et maman.

Il fait très froid. Je suis blessé à la jambe droite, à la main gauche et j'ai très mal à la tête. J'ai hâte de rentrer à la maison et de me reposer.

Toute la nuit, nous envoyons des obus dans le camp adverse, tout cela me fatigue tellement.

Ici, c'est dégoûtant, il y a des rats, de la boue, des poux... Cela fait longtemps que je n'ai pas pris de douche.

Et toi, ça va? J'espère que tout va bien pour toi.

Mille bisous. Ton fils Marcel qui t'aime fort.

Marcel Garrigues

Le 11 janvier 1915,

Chère maman,

J'ai reçu ta lettre du 31 qui me fait plaisir de vous savoir en bonne santé. Quant à moi, je peux en dire autant pour le moment. Je suis toujours dans les tranchées mais il ne fait pas bon : il tombe toujours de l'eau et de la neige par moment. Ce n'est pas agréable de rester dans une boue pareille. Heureusement, qu'il ne fait pas trop froid. Je n'ai pas encore besoin d'argent, tout ce qu'on trouve ici, c'est un peu de vin ! Je ne t'en dis pas plus long pour aujourd'hui. Bien le bonjour à tous et un gros baiser au petit Arthur.

Ton fils qui pense toujours à toi,

Ferdinand Bonnevie